

Jusqu'au retour de l'Aigle

Je me souviens encore de l'époque où je gambadais dans le grand pré, celui à mi-chemin entre le bois de chênes moussus et le champ de pavot, celui où le vent s'allongeait avec grâce et volupté dans l'herbe chauffée au Soleil printanier et fraîchement coupée par les brebis et bédouins que les abords bergers laissaient paisiblement brouter dès potron-minet jusqu'à la brune tombée.

Ici je m'amusais, chaque jour que Dieu faisait, avec mes amis forestiers. À même le pré vivait le chien de berger, l'Allemand comme on l'appelait car il avait la fourrure aussi blonde que sa bouille n'était sévère. Du bois d'à côté nous venait la Fouine, le chétif qui, malgré ses airs bédouins, n'hésitait jamais à se faufiler hors de son nid douillet pour venir s'amuser. Dans le champ empourpré vivaient les jumeaux : deux véloces Renards, l'un à Long Museau, l'autre à Grands Chicots, qui aimaient tellement chahuter et se disputer que leurs bagarres souvent les amenaient jusqu'à nos pieds. Enfin, vivant dans les mines un peu plus loin, juste avant la mer et son buffet étoilé, sortant de temps en temps de sa tanière quand il nous voyait nous amuser, l'immense Ourson nous rejoignait, n'ayant personne d'autres de sa stature avec qui jouer.

Notre ribambelle au grand complet, on improvisait toute la journée des jeux inventés juste quelques secondes avant de les essayer : parfois on jouait à chat en s'agrippant à l'Ourson, si bien bâti qu'il pouvait décamper loin du félin avec nous à ses bras accrochés, même si ce n'était jamais suffisant pour semer la Fouine et son galop effréné. Parfois Grand Chicots se déclarait le chef de notre bande et nous donnait des ordres qu'on s'amusait souvent à désobéir, juste pour l'embêter. Parfois Long Museau nous racontait une histoire biscornue qu'il jurait lui être arrivée, à base de belles fées, de dragons indomptés et de trésors débusqués, et ce malgré les moqueries de son roublard d'adelphe dont les quolibets réguliers dévoilaient la supercherie avérée de ce vénéré frère bien moins terre-à-terre. Et parfois on se battait, en toute amitié, juste pour décider qui de nous était le plus musclé. Une bête joute fraternelle qui se soldait en majorité par ma victoire peu contestée : la Fouine étant malgré sa vélocité trop petite pour pouvoir rivaliser, les Renards bien plus versés dans l'art de parler que de taper, et l'Ourson dont la force considérable était au diapason de sa chatouilleuse sensibilité. Seul adversaire corsé, l'Allemand qui la victoire ne me cédait que si tout mon soûl dans la bataille je mettais. Et ceci n'était qu'un petit bout des nombreuses façons de jouer que nous avions innovées chaque jour passé.

Puis quelque chose passa, furtivement, cachant le Soleil quelques instants avant que ses serres ne s'accrochent à un perchoir un peu plus loin : l'Aigle. Comme à chaque jour, au même moment, il se posait silencieusement pour me scruter. Personne à part moi ne le voyait jamais. Je regardai le ciel : il était déjà l'heure pour les moutons de rejoindre leurs maîtres, ce que les bêtes faisaient sans sourciller de leur lenteur réputée. Un à un l'ambiance et ses bruits se taisaient. La Fouine était toujours la première à rentrer, l'ombre de la nuit couvrant bien plus tôt son bosquet. Sans lui c'était un peu moins gai mais c'était vite oublié grâce à une nouvelle sornette racontée le Renard au long nez, toujours sous les commentaires facétieux du bien denté. Au loin, l'Aigle, toujours là, le regard perçant, épiait mes mouvements. Après nous avoir conté une voire deux histoires abracadabrantes, il était temps pour les deux goupils de rentrer et d'aller reposer leurs os dans les parterres cramoisis désormais clos. L'Allemand, à l'instar de ses compères canidés, ne restait pas plus longtemps, de peur de se voir disputer par ses parents auxquels il devait son air bourru et souvent renfrogné. Seuls restaient l'Ourson et quelques ovidés tout autant réticents à l'idée de rentrer. Ainsi que l'Aigle, me guettant de ses yeux rapaces, impatient que je sois enfin seul. Encore une fois, à ce moment-là, l'Ourson se blottit contre moi. Je n'ai jamais su si mon compère géant était conscient de ce qui me surveillait, toujours est-il qu'il restait toujours le plus

longtemps possible, ses énormes pattes m'enlaçant dans un cocon graisseux dont la douce chaleur me berçait parfois jusqu'au somme. Il restait toujours jusqu'à que ses parents viennent le chercher, venant directement depuis leurs contrées ferreuses, ce à quoi il était forcé de s'exécuter. Et puis à la fin il n'y eut plus que moi, moi et l'Aigle.

Pas besoin qu'il ne se déplace : nonchalamment je vins à lui, ne me faisant pas plus longtemps attendre. Ses serres agrippèrent doucement ma main et me conduisirent hors du pâturage, sans franchir la sylve voisine ni la prairie fleurie. Nous parvînmes, après une longue marche au taudis quasi-démoli et loin de tout où je devais, comme chaque nuit, attendre le lendemain. Je me posai sur ma paillasse inconmode. L'Aigle me regardait, jaloux du temps que j'avais passé avec les autres. Je lui demandai pardon, mais ce n'était pas suffisant. Il m'enferma dans ses ailes et posa son cou dans le creux de ma main. Il voulait de l'attention. Je lui grattai alors son nez dur et crochu, comme il aimait que je le fasse. Il le posa ensuite sur ma joue. Je posai mes lèvres dessus. Il poussa davantage ma joue. Mes lèvres se posèrent plus longtemps. Il frotta encore et encore. Ma langue se mêla à la câlinerie. Sa salive dégoulina. Il appréciait. Puis il glissa sa tête sur mon ventre. Je savais ce qui allait suivre. Je commençai à serrer les dents. En premier il gratta ma peau. Doucement. Un peu moins doucement. Je fermai les yeux. Puis il plongea jusqu'à la gorge à travers mon ventre pour en manger les entrailles. Il mangea tout ce qu'il y avait. La vessie en premier. Puis les intestins. Il dévora goulûment tout ce qu'il y avait. Je ne sentais plus mon corps. Une de mes frêles mains se posa sur sa tête, espérant ralentir sa voracité. Il la dévia de son aile et continua son festin. Il mangeait frénétiquement. Il ne devait même plus savoir ce qu'il mangeait. Puis il atteint le cœur. Mes dents se serrèrent encore plus. Ça allait se terminer. Il le picora fortement plusieurs fois. Très rapidement. De plus en plus vite. Chaque picot laissant une marque permanente sur mon muscle. Plus de picots. Encore plus de picots. Puis d'un coup il l'avalait. Il attendit quelques instants. Puis il vomit. Il vomit jusqu'à n'en plus pouvoir. Il avait suffisamment mangé. Il enleva sa tête de mon ventre puis repartit dans son nid. Le festin était terminé.

Je récupérai mes organes prédigérés et les remis à leur place. Puis je recousis avec un crochet ardent la peau de mon ventre déchiqueté. Cela faisait longtemps que mes larmes ne coulaient plus désormais. Sûrement les avait-il déjà mangées. Le ventre recousu, l'air presque intact, je me couchai, le corps exténué. Mon intérieur était en charpie, et je me recroquevillai pour pallier la douleur. Ce n'était pas grave si j'avais mal : ça repoussait ; ça repoussait toujours. Il me suffisait de dormir un peu et ma purée d'organes reprendrait sa forme initiale. Enfin si l'Aigle n'avait pas encore faim dans la nuit. Mais ne t'inquiètes pas, je me disais, ne t'inquiètes pas. Pense à demain : dès l'aube je reverrais mes bien-aimés amis et on batifolerait, je ferais des bêtises avec la Fouine, je serais absorbé par les fables de Long Museau, j'obéirais aux facéties de Grands Chicots, je me blottirais dans les bras de l'Ourson et braverais les embûches aux côtés de l'Allemand, tout ça dans ce grand pré à l'herbage éternellement émeraude, hiver comme été. Oui, je m'amuserais. Jusqu'au retour de l'Aigle.